

## ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE/REVIEW ESSAY

**François Dosse**, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913–2005)*. Édition revue et augmentée. Paris: La Découverte/Poche, 2008, 712 p., 17.58 € (978-2707154316)

**Jonathan Roberge**, *Paul Ricœur, la culture et les sciences humaines*. Laval: Les Presses de l'Université Laval, 2008 338 p., \$40.00 (978-2-7637-8696-4)

Quelque cinq ans après la disparition de Paul Ricœur deux ouvrages viennent fournir, qui, une biographie intellectuelle du philosophe, qui, une lecture compréhensive de sa pensée à l'endroit des sciences humaines. L'ensemble, pas moins de 1030 pages, permet à celui qui ne connaît pas encore ou seulement partiellement l'apport du philosophe contemporain d'y accéder par une bonne porte, ou, pour celui qui s'en est déjà fait une opinion de la confronter à celle qu'en livrent les deux auteurs.

Envisageons d'abord la biographie intellectuelle de Paul Ricœur par François Dosse. L'entreprise est ambitieuse et somme toute risquée, mais par avance absoute de ses écarts à l'endroit de ce que l'on pensait déjà savoir. Ricœur, soi-même, n'avait-il pas déclaré dans son *Autobiographie intellectuelle* : « J'admets bien volontiers que la reconstruction que j'entreprends de mon développement intellectuel n'a pas plus d'autorité que telle autre effectuée par un biographe autre que moi-même »<sup>1</sup>. François Dosse est ce biographe. Il l'est même doublement.

En effet, la présente édition reprend, complète, épure, précise une première édition de la biographie de Paul Ricœur datant de 1997. L'édition de 2008, postérieure donc à la disparition de Paul Ricœur, ne souffre pas, tout au contraire, d'avoir dû s'articuler à une première édition, parue, elle, du vivant de Ricœur et conçue à son écart, mais non pas dans son indifférence. C'est de cette publication que naîtra, selon Dosse lui-même, une profonde amitié. L'amitié n'y est d'ailleurs pas dissimulée, surtout dans les derniers chapitres écrits après la mort du philosophe, mais elle n'altère pas l'image fournie du personnage Ricœur, même si, indéniablement, elle a dû jouer dans la présentation, ou l'absence de présentation, de certaines des dimensions de la vie du philosophe.

---

1. Paul Ricœur, *Réflexion faite, Autobiographie intellectuelle*, Paris, Éditions Esprit, 1995, p. 12.

L'ouvrage est foisonnant : 59 chapitres ! Encore qu'il aurait pu l'être beaucoup plus si 13 chapitres de la première mouture n'avaient été amputés pour la présente édition. Le lissage entre les deux éditions n'est pas trop voyant. Quelques formules d'accroche au présent de la narration trahissent parfois le support de 1997. Autant dire que l'ouvrage ne se prête guère à un compte rendu linéaire qui ne pourrait être que pâle copie de ce qui se présente comme un monument de reconstruction minutieuse, précise, étayée et sincère. Dans leur grande majorité, tous ces chapitres restent accessibles même aux non-philosophes. Rarement absconses, même si parfois le recours au texte ricœurien complète utilement la présentation, les pages écrites par François Dosse sont foncièrement didactiques. Elles le sont d'autant qu'il prend soin de présenter aussi les points de vue, thèses ou théories au regard desquels Ricœur a eu à se situer. Certes on pourra toujours regretter que l'une ou l'autre ne soit pas plus valorisée ou, au contraire, moins développée. Thème ricœurien, s'il en est, de la lecture.

La nôtre nous fera procéder l'ouvrage du genre hagiographique, non pas, bien sûr, dans le sens péjoratif que l'on accorde généralement au vocable, mais dans celui que retenait de Certeau quand il indiquait que l'hagiographie se réfère moins au passé en tant que tel qu'à ce qu'il comporte d'exemplaire. Ce qui fait que l'individu singulier cède le pas au personnage. Pour citer de Certeau : « Alors que la biographie vise à poser des différences, l'hagiographie postule que *tout est donné à l'origine* avec une « vocation », avec une « élection » ou, comme dans les vies de l'Antiquité, avec un *ethos* initial. » □

François Dosse dégage des périodes biographiques qui permettent de suivre l'itinéraire intellectuel du philosophe. Il ne se livre à aucune exhibition de la singularité de l'individu Ricœur, si ce ne sont quelques anecdotes sur l'indiscipline —toute relative— de l'excellent élève Ricœur, sur la maladresse du prisonnier, le côté farceur du grand-père et diverses petites choses du même tabac. Ne sont développés que les éléments d'histoire personnelle qui paraissent indispensables à la compréhension de sa pensée : le protestantisme familial ; les drames qui vont frapper l'enfant, l'adolescent puis l'adulte au titre de père, époux ou ami ; ses engagements idéologiques et politiques successifs ; ses découvertes intellectuelles du côté du freudisme, de la linguistique ou de la philosophie analytique anglo-saxonne. Le tout vient s'organiser autour de thématiques inscrites dans des séquences de vie du philosophe.

Les pages consacrées au premier maître en philosophie du jeune Ricœur, Roland Dalbiez, au lycée de Rennes, celles traitant du rapport de Ricœur avec Gabriel Marcel et sa réflexion antidogmatique, avec Emmanuel Mounier et ses engagements, avec André Philip et son action

théologico-politique, avec Karl Barth et sa remise en ordre du cadre religieux, etc., toutes ces pages permettent à la fois de voir mûrir et se développer une pensée. Une pensée qui d'emblée se présente comme foncièrement en prise avec les idées de son temps et continuellement tendue vers leur dépassement. Car ce qui sort de cette biographie intellectuelle du philosophe « incontestable » — selon la formule de Lévinas — qu'a été Ricœur, est bien que sa pensée aura été en incessante construction, même si au terme du parcours on pourra parler de fidélité, de constance, de dispositions structurantes. De là, peut-être, la tentation de l'exemplification du personnage.

Dosse brosse donc un parcours biographique dans lequel sont rapportés, parfois avec émotion, les moments qui ont façonné la figure du philosophe dans la cité que sut être Ricœur. Sa conscience aiguë des injustices que recèlent les vies singulières. La sienne au premier chef. Orphelin d'une guerre et d'une nation qui détournent le sens des sacrifices consentis ; incarnation de l'élitisme républicain à la française avec un sens du service au public qui le conduira à subir l'ingratitude et les intrigues de serviteurs ou de bénéficiaires moins scrupuleux ; homme de travail, rigoureux, consciencieux et créatif ; philosophe puisant sans complaisance ni futilité dans la tradition et la novation philosophiques ; penseur théologique conduisant avec la même fermeté sa ou, peut-être, ses quêtes de sens ; homme d'action aux multiples visages et sur de multiples échelles, depuis le cercle des proches, rapprochés ou approchés, au classique rôle de conseiller du prince en passant par le non moins classique prophétisme populaire. Mais, aussi et peut-être d'abord, homme de réflexion. Réflexion à entendre donc au double sens du vocable.

Ricœur aura bien été le reflet de son temps. Ses objets de méditation auront été ceux de son époque, même s'ils sont par ailleurs intemporels : le mal, surtout après la Shoah et les génocides nazis ; le symbolique, celui des textes comme celui de l'inconscient ; l'histoire lorsqu'elle oscille entre mémoire et oubli ; la capacité humaine, quand elle se trouve prise entre une volonté de puissance et un *fatum* ; etc. Mais Ricœur est aussi un intellectuel dont le retour sur sa propre pensée est au cœur de la démarche. De là d'ailleurs cette pensée en évolution, mais jamais papillonnante. En somme, si Ricœur est un penseur de son temps, il n'aura jamais été celui de l'air du temps, et il s'en faut. Si Ricœur se présente comme un « intellectuel total », il n'aura jamais eu la morgue de ceux qui s'en sont réclamé.

Mais « total », il le sera encore par ce qui se présente comme une originalité « historique » du personnage. Ricœur — il l'affirme à l'envi et François Dosse s'en fait l'écho —, assume une double identité : celle de philosophe de son temps et de croyant mâtiné d'érudition théologique.

En tant que philosophe, Ricœur s'est toujours défendu d'admettre un argument dont la source ne fut pas exclusivement philosophique. *A contrario*, il ne semble pas s'être interdit de teinter sa réflexion théologique des couleurs de sa philosophie. Nonobstant la déclaration de principe, ne peut-on penser qu'il y a aussi et d'abord, chez Ricœur, un « combat amoureux » (Gabriel Marcel) et une tentative de conciliation ? Ce qui le conduit sûrement à privilégier certaines thématiques (celle du mal par exemple). Encore que, mais François Dosse ne se prononce pas sur ce point, le rapport conflictuel-consensuel, comme le nomme Ricœur, entre sa philosophie « sans absolu » et sa foi « nourrie d'exégèse » (*Réflexion faite*, p. 82) semble bien avoir laissé la bride sur le cou à l'investigation philosophique quand bien même celle-ci conduirait-elle le philosophe à ménager une place à la « voix de la conscience ». « Ultime expression de l'altérité qui hante l'ipséité ! » selon une formule ricœurienne.

Est-ce à dire qu'il faut faire précéder la compréhension de l'attitude du personnage Ricœur, de ses convictions bibliques comme de ses options épistémologiques, de ce qui serait une anthropologie philosophique préalable commune ? Si oui, l'ouvrage de Jonathan Roberge viendrait à point nommer nous en livrer les clés.

L'ouvrage de Jonathan Roberge est en effet un véritable travail architectonique. Il procède à un exercice de reconstruction selon la démarche même préconisée par le philosophe. Pour le dire d'un mot, c'est la démarche herméneutique de Ricœur appliquée à l'œuvre de Ricœur. Ce qui donne encore une *théorie de l'œuvre* qui, selon l'auteur, justifie le peu de cas qu'il faut faire de la biographie du philosophe français. D'inspiration gadamérienne, celle-ci estime qu'il n'est nul besoin de se mettre à la place d'autrui pour comprendre une œuvre, et surtout pas à celle de l'auteur, car seul importe le sens. Ce qui est rejoindre Ricœur soi-même pour qui, ce qui est à comprendre dans un texte, « ce n'est pas d'abord celui qui parle derrière le texte, mais ce dont il est parlé, la *chose du texte*... » (*Du texte à l'action*, 1986, 168). Jonathan Roberge entend donc appliquer la maxime au texte même de Ricœur, tout particulièrement à certains « textes considérés mineurs de Ricœur et ses *Essais d'herméneutique I et II* ». Et, ce faisant, retrouver ce qu'il tient pour la thèse centrale de Ricœur, savoir celle du « *Cogito médiatisé par tout l'univers des signes* ».

Pour ce faire, Jonathan Roberge procède à une reconstruction de la démarche supposée de Ricœur quant à l'élaboration de sa philosophie ou plutôt de ses postures philosophiques à l'égard de ce « *Cogito médiatisé par tout l'univers de signes* ». Ainsi, va-t-il reconstruire le *Cogito* ricœurien dans sa discussion des conceptions héritées de Descartes, Nietzsche et Heidegger pour se prononcer sur ce qu'un tel *Cogito* signifie au plan épistémologique. Savoir, qu'il n'est jamais de compréhension de soi qui

ne soit médiatisée par des signes. Cette non-coïncidence de soi à soi, cette « fêlure secrète », instaure le conflit, la confrontation, la médiation culturelle au fondement de l'anthropologie ricœurienne. Partant, le Moi, la conscience, l'identité... en appellent aux représentations, aux œuvres, aux actes, aux institutions... pour s'objectiver. C'est en s'y perdant qu'*ego* se retrouve et peut poursuivre sa progression herméneutique. Il y a donc chez Ricœur une ontologie de la compréhension par le détour, par la médiation des choses, du concret, des signes, qui fonde tout à la fois une épistémologie de l'interprétation et une anthropologie de l'agir, lesquelles vont dresser les contours des conditions de possibilité des sciences humaines et sociales.

Jonathan Roberge va volontiers situer son propos sur ces contours. L'histoire, la mémoire, la « constitution analogique du lien social » comme dit Ricœur, son rejet de l'alternative individu-société, sa conviction d'inspiration wébérienne qu'il importe de désubstantialiser les entités collectives, que la relation à autrui est toujours médiatisée, qu'*Ipséité/Altérité/Socialité* sont des tenseurs et non des étapes ascendantes ou descendantes de la construction du social, etc., autant de considérations visitées par l'auteur et présentées comme constitutives, *via* l'œuvre ricœurienne, d'un rapport apaisant de la philosophie avec les sciences sociales, à défaut d'avoir déjà produit un rapport apaisé des sciences sociales avec la philosophie.

En somme, avec les deux ouvrages de Dosse et Roberge, nous avons deux manières antithétiques de traiter le personnage Ricœur qui conduisent cependant à penser ou plutôt à souscrire à l'hypothèse lévinassienne de son incontestabilité. Par le rejet de la biographie pour l'un, par l'adhésion à une forme d'hagiographie certalienne pour l'autre, nous accédons à une figure du philosophe français décédé en 2005 qui engage avant tout à en poursuivre l'étude, c'est-à-dire la lecture et l'interprétation.

Université de Nantes

Michel Messu

Professeur de sociologie Université de Nantes, membre du GEPECS-Université Paris Descartes (France). Spécialiste des politiques publiques, sociales et urbaines. Il a notamment publié *La Société protectrice, Le cas des banlieues sensibles*, Paris, CNRS-Éditions, 1997 ; *La Pauvreté cachée, Une Analyse bachelardienne du concept de pauvreté*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003 ; *Des Racines et des ailes, Essai sur la construction du mythe identitaire*, Paris, Les Éditions Hermann, 2006 ; *Les Assistés sociaux* suivi de *L'Assurance d'assistance*, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2010.